

Derrière la belle façade en verre, la tragédie

Simon Stone donne, dans le « in » d'Avignon, un spectacle écrit à partir des pièces d'Henrik Ibsen

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

La vedette, c'est elle : une belle maison de verre, de bois et de métal, qui trône au milieu de la cour du lycée Saint-Joseph, un des lieux emblématiques du Festival d'Avignon. C'est elle, encore, qui donne son titre au spectacle – *Ibsen Huis* (« La Maison d'Ibsen ») – que présente Simon Stone, le jeune metteur en scène qui monte, Australien d'origine, mais qui travaille principalement à Amsterdam, avec Ivo van Hove et sa troupe, et vient pour la première fois à Avignon. Et c'est elle, avec ses habitants, les fabuleux acteurs du Toneelgroep Amsterdam, qui a été très applaudie samedi 15 juillet, lors de la première d'*Ibsen Huis*.

Ce spectacle ambitieux, qui tient ses promesses sur le plan théâtral, peut susciter des réserves sur le fond. Il ne faut pas trop chercher Henrik Ibsen, du moins pas comme on pourrait le croire, au vu du titre du spectacle. Le grand dramaturge norvégien, et

notamment ses pièces *Solness le constructeur*, *Le Canard sauvage* et *Les Revenants*, a bien servi de point de départ à *Ibsen Huis*, mais il ne s'agit pas ici d'un montage de ses textes. Simon Stone, en compagnie de ses acteurs, a écrit son propre spectacle.

D'une époque à l'autre

C'est la vie d'une famille que l'on découvre, derrière les parois de verre de la maison, qui est construite sur un plateau tournant, et laisse ainsi voir alternativement ses différentes pièces, jouant de ce qui est montré et de ce qui est caché. Cette famille tourne autour d'un personnage dévorant et pervers, Cees Kerkman. C'est lui qui a construit, en 1964, cette maison révolutionnaire, inspirée par toute une histoire de la modernité architecturale. Depuis, il est devenu un architecte célèbre et couvert de prix, et un ogre qui a fait de sa maison, qui aurait dû être un havre de bonheur, le foyer de la tragédie.

En trois actes, le paradis, le purgatoire et l'enfer, le voile se lève peu à peu sur les secrets de fa-

mille, les ravages de la cruauté, du non-dit et de la culpabilité, et la malédiction qui enchaîne une génération à l'autre. La pièce est bâtie autour de l'affrontement titanique, quasi mythologique, entre Cees Kerkman et sa nièce, Caroline, une figure de femme absolument magnifique, une héroïne aussi ravagée que déterminée à dire la vérité qui se cache derrière la belle façade en verre de la maison au bord de la mer.

Simon Stone passe avec virtuosité d'une époque à l'autre, en

d'incessants allers-retours temporels entre 1964 et 2017. S'il raconte sa propre histoire, il le fait bien dans la maison de théâtre édifée par Henrik Ibsen. Le dramaturge norvégien avait fait entrer la tragédie, avec ses dieux et ses héros, dans les salons et les chambres à coucher de la bourgeoisie du XIX^e siècle. Simon Stone la fait pénétrer dans les maisons en kit, avec leurs open spaces de rigueur, de notre modernité.

L'architecture est, bien entendu, ici une métaphore de l'art dramatique, et Simon Stone s'attache à montrer comment la maison Ibsen peut être un foyer pour un théâtre psychologique d'aujourd'hui. Et c'est là que le bât blesse – un peu. La maison est parfaitement construite – saluons au passage la scénographe qui l'a conçue, Lizzie Clachan –, mais n'a-t-elle pas la légèreté de beaucoup d'édifices contemporains ? Le texte de la pièce apparaît par moments bien bavard et trivial, et sa psychologie un peu trop appuyée. L'écriture collective, à partir d'improvisations menées sur le plateau, tellement

La pièce est bâtie autour de l'affrontement titanique, quasi mythologique, entre Cees Kerkman et sa nièce

à la mode aujourd'hui, ne remplace pas toujours un véritable auteur, un poète de la scène comme l'était Henrik Ibsen. On aimerait ne pas penser qu'il y a quand même là-dedans un petit côté tragédie en kit...

Un monstre

Heureusement, la force théâtrale, la dimension du mythe et du destin, est ramenée par les acteurs, ces comédiens du Toneelgroep Amsterdam, qui forment aujourd'hui une des meilleures troupes d'Europe. Des acteurs monstres, des bêtes, des athlètes affectifs de premier ordre, en tête

desquels s'inscrit, ici, Janni Goslinga, qui fait de Caroline un personnage inoubliable dans sa rage d'embrasser la vie malgré ce qu'elle peut avoir de plus sordide et de plus destructeur.

Et puis il y a Hans Kesting, dans le rôle de Cees Kerkman. Il a joué *Richard III*, sous la direction d'Ivo van Hove, et Max Aue, le nazi des *Bienveillantes*, de Jonathan Littell, sous celle de Guy Cassiers. Il est l'acteur qui, de nos jours, incarne avec un cocktail inédit de puissance et de sensibilité la part d'humain qui se loge dans les personnages les plus abjects. Il donnerait une dimension shakespearienne à n'importe quel monstre ordinaire. Et c'est ce qu'il est, Cees Kerkman : un monstre – presque – ordinaire, comme il en existe dans nombre de familles, depuis la nuit des temps et du théâtre. ■

FABIENNE DARGE

Ibsen Huis (La Maison d'Ibsen), d'après Henrik Ibsen, par Simon Stone. Cour du lycée Saint-Joseph, à 21 heures, jusqu'au 20 juillet. Tél. : 04-90-14-14-14. Durée : 3 h 45. En néerlandais surtitré.



De gauche à droite : Celia Nufaar, Hans Kesting et Maria Kraakman devant la « maison d'Ibsen ». FRANCK PENNANT/AFP

